

II



EVENU, auprès de la belle gazelle, Papillon lui dit :

— Puisque vous savez parler, dites-moi comment vous me connaissez.

— Avant de vous répondre, laissez-moi reprendre haleine, lui répliqua-t-elle ; d'ailleurs, vous n'avez pas le loisir de m'écouter, et je vous engage plutôt à regarder derrière vous.

Papillon se tourna vivement, et il vit un géant vert monstrueux qui marchait vers lui à grands pas.

— Qui donc, s'écria l'affreux colosse d'une voix formidable, a fait siffler mon lion ?

— C'est moi, répondit fièrement le prince ; mais regarde, il ne sifflera plus, sur ma parole.





— Ah! mon pauvre lion! répliqua le géant; quel malheur! mais au moins puis-je venger sa mort.

A ces mots, il présente à Papillon un grand serpent qu'il tenait à la main. Le prince sans s'effrayer porte au reptile un coup mortel; mais au même instant le serpent se change en géant et le géant devient serpent. Les coups de Papillon firent jusqu'à dix fois une semblable métamorphose; enfin, le prince porta à son ennemi un si grand coup d'épée, qu'il coupa le serpent en deux; il en ramassa un morceau, et le jeta à la tête du géant, qui tomba sans connaissance sur le cadavre de son lion. Alors un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince, et les enleva avec une extrême rapidité.

Papillon, sans se donner le temps de rengainer son épée, s'adressant à la gazelle, lui dit :

— Vous avez eu le temps de reprendre vos sens; vous ne craignez plus rien à présent : dites-moi donc qui vous êtes, et expliquez-moi cette étrange aventure. Mais surtout parlez vite, car je ne sais pas attendre.

— Vous serez satisfait, lui répondit-elle. Cependant rien ne presse : je voudrais d'abord vous mener au château vert; mais nous ne pouvons y aller à pied : la marche me fatigue, et puis le château n'est pas près d'ici.

— Bah! mettons-nous en route, reprit le prince avec impatience, ou bien je vous laisserai là, vous et votre histoire. N'est-il pas honteux qu'une jeune et jolie gazelle comme vous ne puisse marcher à pied? Partons donc promptement; car, plus le château est éloigné et plus

nous devons faire diligence. Allons, allons, continua-t-il; nous irons doucement, c'est tout ce que je puis vous accorder; d'ailleurs, nous causerons en chemin.

— Faisons mieux, dit-elle : portez-moi sur vos épaules; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine pour moi, vous monterez vous-même sur ce limaçon.

Et elle lui montra à quelques pas de là un énorme mollusque qu'il avait pris pour un gros quartier de rocher.

— Moi, que je monte sur un limaçon! reprit Papillon; vous moquez-vous? c'est donc pour n'arriver que dans un an!

— Eh bien! lui répondit la gazelle, restons ici : pour moi, je m'y trouve fort bien; la fontaine est fraîche et l'herbe est tendre. Cependant, croyez-moi, suivez plutôt le conseil que je vous donne, et ne dédaignez pas la monture que je vous propose.

Quoique ce genre de transport convînt fort peu à la vivacité du prince, il finit par s'y résoudre. Le voilà donc portant sur ses épaules la paresseuse gazelle, et chevauchant sur son mollusque, auquel, dans son impatience, il prodiguait fort inutilement les coups d'éperon.

Enfin, après une longue route, ils atteignirent le château vert.

La gazelle, ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit, sur les degrés du péristyle, sa forme naturelle, et apparut aux regards étonnés de Papillon sous les traits de son aimable cousine.



La joie et la reconnaissance de la princesse fut douce et tranquille; celle du prince, au contraire, fut vive et fougueuse. A peine laissa-t-il à Nonchalante le temps d'entrer dans le château, tant il avait d'impatience d'entendre de sa bouche le récit de ses aventures, qu'il lui avait déjà demandé tant de fois; mais il fallut encore, avant que sa curiosité ne fût satisfaite, qu'il reçut les compliments des habitants des Terres-Vertes, qui, par suite de la mort du géant, venaient le reconnaître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié de leurs harangues, et se hâta de congédier les complimenteurs, après quoi sa belle cousine lui raconta son histoire en ces termes :

— Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument me faire subir l'apprentissage, je conjurai la bonne Lolotte de m'emmener chez elle; ce ne fut pourtant qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'accorda cette faveur. Elle m'enleva sur mon canapé, et me transporta dans sa grotte où je passai quelques jours délicieux; mais elle fut bientôt obligée de me quitter pour aller à l'assemblée des fées, et elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avait eues pour moi lui avaient coûté bien cher : on l'en avait grondée avec beaucoup d'aigreur, et le conseil lui avait ordonné de me remettre entre les mains de Mirlifiche, déjà chargée du soin de votre personne.

Je ne tardai pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée sur sa grande licorne : elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, et me pria de la suivre.

La bonne Lolotte, attristée par notre séparation, me fit les plus tendres adieux; et après m'avoir embrassée, me mit elle-même en croupe derrière la fée. — Tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou. Effectivement, j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber, car sa vilaine monture galopait si rudement, que souvent je perdais l'équilibre.

Nous cheminâmes longtemps avant d'arriver à une grande ferme. Le fermier et la fermière accoururent au-devant de la fée, et l'aidèrent à descendre de sa licorne. J'ai su depuis que ces bonnes gens avaient été roi et reine, et que les fées les avaient réduits à cet état

pour les corriger de leur ignorance et de leur paresse.

Quand Mirlifiche fut descendue et que l'on m'eut portée





à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je soignasse moi-même sa licorne. Elle m'ordonna de monter au grenier, et de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingts poignées de foin pour le repas de sa monture : il fallut lui obéir. Je descendis donc une à une les quatre-vingts poignées de foin, que je fus obligée de porter ensuite de la même façon dans l'écurie. Ce ne fut pas tout : on me fit travailler encore au souper. Quand il fut achevé, je crus pouvoir jouir enfin paisiblement de quelque repos ; mais point du tout, je fus forcée de préparer mon lit ainsi que celui de Mirlifiche. J'aurais cent fois préféré dormir sur une chaise que sur ce grabat qui me coûtait tant de peine ; mais l'ordre était formel, il fallait l'exécuter. Enfin, n'en pouvant plus et ne sachant pas encore me déshabiller toute seule, je me jetai sur mon lit dans l'état où j'étais ; la fée, qui s'en aperçut, me tira de mon premier sommeil pour me faire ôter mes vêtements.

Dès le point du jour, Mirlifiche me réveilla et m'obligea de me lever pour aller savoir comment se portait sa licorne, et si elle avait bien mangé son fourrage. A peine de retour auprès d'elle, elle me donna plusieurs autres commissions tantôt pour l'instruire du temps qu'il faisait, tantôt pour l'informer de l'heure. Je m'acquittai si mal et avec tant de lenteur de ses ordres, qu'avant de partir elle appela le roi et la reine qui l'avaient reçue avec le plus profond respect, et leur dit : — Princes, je vous laisse cette petite princesse ; faites-la travailler comme il faut, et que je la re-

trouve corrigée ; autrement... Elle n'en dit pas davantage, monta sur sa licorne et disparut à nos yeux.

Le roi et la reine se tournèrent alors de mon côté et me demandèrent ce que je savais faire.

— Rien du tout, répondis-je.

Malgré cette réponse, ils entrèrent dans le détail de diverses occupations pour connaître celle qui serait de mon goût ; mais je les assurai que j'aimais mieux ne rien faire, et je finis par les conjurer de me laisser dormir. Ils eurent non seulement la bonté d'y consentir, mais encore de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour.

Le lendemain matin, la bonne reine vint me trouver et me dit d'un air embarrassé :

— Ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever. Vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant : il nous arriverait malheur si nous ne vous faisons pas travailler. Ainsi, à l'ouvrage.

Tout alla bien jusqu'au déjeuner ; mais, quand il fut achevé, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour d'une quenouille, et me dit qu'il fallait filer tout cela, pendant que je garderais les moutons dans les champs. Je voulus faire de nouvelles représentations, elles furent inutiles, et je fus obligée de partir avec le troupeau. Je ne marchai pas longtemps sans trouver un endroit délicieux, où je m'assis sur l'herbe ; puis, me faisant un chevet de ma quenouille, je me couchai, sans faire attention aux moutons qui se répandirent à leur gré dans la cam-



pagne, en fourrageant tous les grains. Les paysans du canton avaient trop souffert du dégât pour le passer sous silence : au bruit qu'ils firent, le roi et la reine sortirent de leur ferme, et voyant ce qui se passait, se mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus d'empressement, qu'on voulait leur faire payer les dévastations. Pour moi, tranquille spectatrice de tout, je les regardais courir; mais le roi et la reine m'ayant aperçue m'obligèrent à me lever, en m'ordonnant de les suivre, tout en m'accablant de reproches.

Par la suite, on me chargea, comme vous pouvez bien le penser, de toute autre chose que du soin de garder les moutons, mais je m'en acquittai toujours de la même façon. Enfin ma conduite les irrita à un tel point, que craignant un jour que la reine ne me battît, je m'enfuis de la ferme pour éviter sa colère. Je trouvai près de là un bateau sur une petite rivière, j'y montai; à peine y étais-je assise, que le courant m'entraîna tout doucement. Cependant la reine me suivait sur la rive, en criant de toutes ses forces; mais elle se lassa bientôt de courir et de crier; et moi, je me laissai aller au gré du courant. Je trouvais cette promenade si douce et si peu fatigante, que je passai la nuit dans cette situation; au lever du soleil, mon bateau s'arrêta sur les bords d'une prairie charmante. Le besoin, plus que la curiosité, me contraignit de m'approcher de quelques maisons d'une structure toute singulière. J'aperçus, à la porte de l'une d'elles une sonnette d'argent, je la tirai, et à l'instant le plus agréable carillon se fit entendre.

A ce bruit, je vis venir à moi une grande et majestueuse femme, d'un âge assez avancé, et d'un embonpoint excessif; elle était suivie d'une troupe innombrable d'oiseaux. Elle me dit :

— Qui vous a donné la hardiesse, petite fille, de venir où je ne souffre pas un habitant à cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiseaux?

Encore, si vous pouviez être bonne à quelque chose, continua-t-elle en me regardant de la tête aux



pieds, je verrais à quoi je pourrais vous employer.

— Madame, lui dis-je, vous pouvez me laisser ici en toute sûreté : certainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux; mais par pitié daignez me donner à manger.

— J'y consens, me répondit-elle; je vous traiterai ensuite comme vous le méritez.

Alors, une demi-douzaine de geais, que je pensai être